

L'ECHO DES CAVERNES Année 1961 N°10

Chers amis,

Avec l'année 1961, voici le dixième numéro de "L'Echo des Cavernes" échappé de la noyade générale du sous-sol.

Triste année spéléologique, au cours de laquelle nous avons eu tout le loisir de rappeler et de méditer les propos philosophiques d'un de nos collègues de Charleroi, qui, pour son séjour à St-Claude en 1958 avait été gratifié de journées exceptionnellement brumeuses : "De quoi tu te plains ? Il ne pleut pas ! Alors en Belgique, quand il ne pleut pas, on dit : Il fait grand beau temps !"

Nous avons donc eu cette année des jours de "grand beau temps". Malheureusement, les cavernes ne l'entendent pas de cette oreille, et les torrents sont sourds à cette philosophie. Aussi le volume de l'Echo s'en ressentirait si nous n'avions gardé des années précédentes les récits inédits de quelques belles sorties.

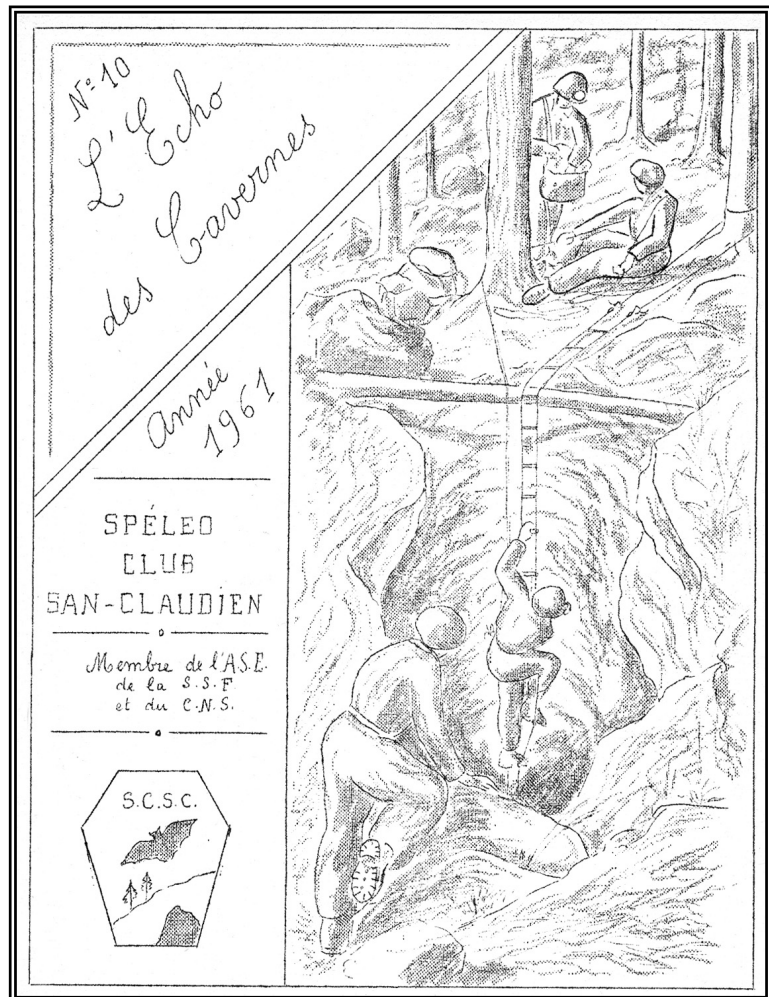
Nous vous conduirons donc cette année à la Grotte Supérieure des Foules, proche de St-Claude, mais très peu connue, et dans les forêts de St-Maurice - Prénoval, où nous avons exploré plusieurs cavités et où il reste encore bien des choses intéressantes à découvrir.

Avec les meilleurs vœux des spéléos à leurs fidèles lecteurs.

□ BILAN 1960

Après la tournée habituelle de baguage des chauves-souris qui a clôturé l'année 1959 et commencé l'année 1960, puis la période aussi habituelle de mauvais temps qui a suivi, les San-Claudien se sont vite réveillés, et avant la fonte totale de la neige ont attaqué pour la seconde fois le gouffre des Ecolets, en forêt de Château-des-Prés, où Colin et J. Vuillard, en 1956, s'étaient arrêtés faute d'agrès, à la profondeur de 20 mètres.

Après une matinée de recherches dans un secteur où les coupes avaient considérablement remanié l'aspect des lieux, le gouffre a été enfin retrouvé, prudemment obstrué en surface par un gros bloc, et son exploration a pu être terminée à la profondeur verticale de 32 mètres environ. Ce trou qui, en 1922 au moment d'une épidémie de charbon, avait paraît-il été rempli jusqu'au bord de bêtes crevées est aujourd'hui entièrement vide et propre si on excepte un bon stère de bûches et de baliveaux qui, mélangés à des mètres cube de pierres a



complètement colmaté sa base. L'eau remontant périodiquement des profondeurs du puits, qui doit se poursuivre bien au-delà de l'obstruction, a emporté vers les vallées toute la matière animale, mais c'est maintenant de l'histoire ancienne.

Il faudrait qu'il en fût pareillement du gouffre des Frasses, toujours aussi inabordable, et qui paraît pourtant être l'entrée d'une vaste cavité, peut-être aussi importante que la Pontoise, toute voisine.

La courte période de sécheresse du printemps a bien entendu été mise à profit pour de grandes sorties. Le Lundi de Pâques toute l'équipe s'est déplacée à Foncine-le-Bas pour l'exploration du Bief des Ruines, une grotte assez insignifiante, mais très intéressante au point de vue hydrologique. Comme d'usage, quand une exploration peut apporter à une commune des renseignements utiles sur une éventuelle alimentation en eau, notre rapport a été communiqué au Maire intéressé.

Au retour, l'équipe s'est livrée à une prospection biologique dans plusieurs cavités, puis a vainement cherché pendant une bonne heure, en forêt de Prénoval l'entrée d'une grotte signalée par des chasseurs de blaireaux. "C'est à 50 mètres de la route, à gauche d'un petit chemin, au pied d'un petit arbre. Vous ne pouvez pas vous tromper... (Refrain bien connu de tous les spéléos...)"

Pour le premier mai, Colin et Vandiel ont été invités par notre collègue et ami Meyer à visiter un gouffre découvert depuis peu quelque part dans l'arrondissement de Poligny et, ont eu ainsi le privilège de descendre dans ce qui est certainement la plus belle cavité de la région de l'Est. Quatre heures ont à peine suffi pour passer en revue et

photographier rapidement les plus belles des extraordinaires concrétions de cet "Aven Armand" jurassien, long de 200 mètres environ, dissimulé à 40 mètres sous terre.

Huit jours plus tard, l'équipe san-claudienne se déplaçait dans la vallée de la Semine pour l'exploration du gouffre de la Filatière et de la grotte du Puits Perdu, curiosités locales abondamment signalées à l'usage des promeneurs par l'ESSI de Saint-Germain-de-Joux. Le gouffre est un vaste puits rectangulaire de roche vive, profond de 25 mètres et doit s'identifier avec un certain "Gouffre du Christ" déjà exploré par les Genevois. La ferme voisine jouit en effet de la dénomination insolite de "Jésus Christ".

Par contre, il est fort probable qu'à la grotte du Puits Perdu les San-Claudien ont fait une "première" sur une longueur d'une centaine de mètres, conquis par bonds d'un décimètre à la fois, dans une galerie très basse, épineuse, et abondamment irriguée. Cette grotte reçoit de nombreuses visites, des audacieux s'y aventurent jusqu'à près de vingt mètres sous terre, mais aucune trace de passage n'était visible plus loin.

Au début de mai, Monsieur le Maire de Septmoncel nous a signalé qu'un gouffre s'était récemment ouvert dans la Combe de Laisia. Ce puits a été aussitôt repéré ainsi qu'une galerie étroite et anguleuse au fond d'une doline avoisinante. C'est dans cette doline qu'en 1949 a eu lieu une expérience de coloration faite par la commune de Septmoncel. La fluorescéine est venue ressortir un mois plus tard sous la Grotte des Moulins, et les effets de la coloration ont duré près de deux semaines. Aussi l'exploration de ces cavités n'a pas tardé. Si le boyau, au fond de la doline s'est révélé d'autant plus impénétrable qu'un cochon crevé en défendait les abords, on a découvert au fond du petit gouffre orné de fragiles concrétions, un boyau en grande partie obstrué par le cône d'éboulis et dont la désobstruction pourra être un jour entreprise.. Il ne faudrait pourtant pas en attendre merveille, et se croire déjà ressorti par la grotte des Moulins, car le passage paraît très exigu.

A la Pentecôte, le Club a envoyé, comme d'usage, un délégué au Congrès de l'Association Spéléologique de l'Est, qui s'est réuni cette année près de Besançon groupant environ 130 spéléos français, allemands, suisses et anglais, dans une ambiance qui tendrait à prouver que les affaires internationales devraient être confiées aux hommes des cavernes. Après l'Assemblée Générale de l'A.S.E. et celle des Chasseurs d'Images Spéléologiques (C.I.S.), a eu lieu une

visite au fantastique réseau de Chauveroches, près d'Ornans, qui abrite dans ses 8,5 kilomètres de galeries la plus longue rivière souterraine de France, entièrement explorée par nos collègues de Gray. Au cours de soirées consacrées à la présentation de films et de vues spéléos, les photos en couleur prises sous le Haut-Jura ont été fort appréciées.

Une bonne nouvelle pour les amateurs de spéléologie de la région : il est possible que le Congrès National de la Société Spéléologique de France qui se tenait habituellement dans le Midi ou dans le Centre, ait lieu l'an prochain dans l'Est, décision justifiée par le nombre des explorateurs et celui des cavités. Il reste à en fixer le siège, au vu des possibilités d'organisation.

Après le Congrès, nous avons eu à St-Claude la visite de notre ami Descaves, Président du Spéléo-Club de Robert Espagne dans la Meuse, qui a employé activement son congé à exercer de réels talents de sourcier, en recherchant à la baguette les nappes d'eau souterraines. Il a eu fort à faire dans la région où chacun est plus ou moins à la recherche d'une source qui se perd, et il a même créé des émules en révélant à plusieurs jeunes spéléos des aptitudes ignorées.

Les vacances impatientement attendues par tous ont été un vrai désastre. Tout au plus a-t-il été possible de faire parcourir hâtivement la grotte des Cernois à un clan routier venu de Reims visiter la région, et explorer à demi une grosse résurgence voisine d'Arbent. La grotte de Charix, asséchée l'an dernier déversait en août un volume d'eau dépassant deux mètres cube par seconde, et il a fallu renoncer à l'exploration d'un grand gouffre près de la Pesse en raison de la pluie et du danger de coups de foudre sur les échelles métalliques. Une équipe montée au Cernois, en vue de l'élargissement d'une chatière prometteuse, a trouvé la grotte inondée et n'a pas pu faire autre chose que de commencer à désobstruer un petit gouffre ouvert par un coup de mine en bordure de la route de Bellegarde. Cependant ce n'a été que partie remise, et la chatière a cédé peu après aux efforts de spéléos qui, à défaut de pouvoir visiter leur domaine le dimanche ont profité de quelques jours consécutifs de beau temps pour s'offrir une "nocturne" en semaine. Une nouvelle série d'averses ayant une fois de plus rempli la grotte, la suite de l'exploration a du encore être remise. Triste saison !

En octobre, l'équipe s'est dirigée encore une fois vers Prénovel et après une longue prospection en forêt, a pu, grâce aux indications fournies par deux chasseurs tout heureux de trouver des rabatteurs éventuels, explorer la grotte aux Blaireaues. Ces animaux en étaient d'ailleurs absents, et les deux fusils qui guettaient leur sortie ont gardé le silence.

Par contre le même jour, après une dizaine de kilomètres de marche, de contre-marche, de montées et de descentes, il a fallu renoncer à repérer deux gouffres signalés par les mêmes chasseurs. L'un de ces puits, où une équipe de gars du Nord (?) aurait atteint la profondeur de 70m sans en voir le fond, ne serait qu'un trou de rats en comparaison de l'autre où les pierres "tombent pendant dix bonnes minutes avant de toucher le fond" (sic). Un calcul très simple (pour les forts en maths) prouve que la profondeur du gouffre, calculée sur des minutes normales, serait en ce cas de 48 kilomètres environ... à augmenter de 15 à 20% pour tenir compte des "bonnes minutes" ! C'est vraiment trop, et si l'à-pic atteignait déjà 150 mètres ce serait un beau record pour le Jura.

Ces gouffres existent bien. Plusieurs personnes les ont vus et nous en ont parlé, mais dans cette vaste forêt où tous les chemins se ressemblent, il nous faudra trouver un guide si nous ne voulons pas, à la prochaine expédition, recommencer à errer et désespérer encore une fois les jeunes de l'équipe, qui ne trouvent aucun attrait à ce genre de recherche. Les anciens, eux, en ont l'habitude.

On trouve vraiment de tout dans les gouffres, et les San-Claudiens devaient ajouter à leurs trésors... des boutons. Remontés encore une fois aux Cernois, sensés être asséchés par la première chute de neige, et trouvant une fois de plus les grottes remplies d'eau, nos hommes se sont repliés sur le plateau de Buclans, pour baguer des chauves-souris dans la grande grotte et explorer de nouvelles lésines. Dans l'une d'elles, profonde de vingt mètres et décorée de jolies coulées, ils ont eu beaucoup de mal à descendre le cône d'éboulis autrement que sur le postérieur dans une couche épaisse de près d'un mètre de boutons mal percés dont une fabrique voisine se débarrasse ainsi. C'est moins désagréable à trouver que des bêtes crevées, ce n'est pas dangereux, et quelle mine pour les archéologues des temps futurs ! Quelle "grosse rigolade" aussi à la remontée de la "Lésine aux Boutons", quand chaque spéléo commença à extraire de ses souliers et des replis de sa combinaison tous les "souvenirs" qui s'y étaient glissés.

Le 11 novembre a été la journée des étroitures. Un gouffre de 15 mètres près de Bouvent a opposé aux spéléos une entrée tellement étroite que la moitié seulement de l'équipe a pu s'y introduire après maintes compressions. Pourtant, d'après la rumeur publique, une vache y serait tombée, et un torrent d'une grande puissance avait amené sa cloche dans le sous-sol de Lavancia où on avait pu l'entendre sonner. Nous n'avons trouvé dans ce puits de roche vive ni torrent, ni même des os de vache. C'est dire ce qu'il peut être étroit !

Dans l'après-midi après une compression générale des portefeuilles pour payer une dépense non inscrite au programme, il y a eu encore d'autres compressions pour franchir les laminoirs surbaissés et les nombreuses chatières du Goulet de la Vouivre, près de Courtouphle. Dans cette grotte au parcours très compliqué, l'équipe a parcouru environ un kilomètre aller et retour, sans aller jusqu'au bout et sans avoir le temps de lever le plan. Il faut dire que le parcours comprend près de 500 mètres sur le ventre, mais c'est une cavité idéale par périodes humides. Sur tout le parcours, il aurait été difficile en collectant toutes les "gouilles" de remplir d'eau un quart réglementaire.

D'un tout autre genre est la grotte de Tailla, une résurgence temporaire au bord du Tacon, où, pour pouvoir passer, il faudrait vider une laisse d'eau de plusieurs mètres cube, qui noie la voûte. Nous avons essayé pendant tout un après-midi d'amorcer un siphon fait de tuyaux mis bout à bout, mais toute l'équipe s'est vainement époumonée

pour faire remonter la colonne d'eau. Il faudra revenir avec une pompe dans cette grotte qui pourrait correspondre au cours supérieur de l'importante source permanente de Tailla.

Enfin, pour terminer cette saison humide, une bonne nouvelle "aquatique". Notre ami M. Letrone a récemment repris contact avec notre équipe, et se dispose avec quelques-uns de ses "Tritons" à venir plonger au Trou de l'Abîme et dans quelques autres siphons jurassiens de moindre importance. Nous espérons pouvoir rendre compte dans notre prochain Echo de ces explorations qui demandent un cran extraordinaire et un entraînement sérieux, sans compter un équipement absolument au point. Si nos suppositions sont exactes, nos amis les hommes-grenouilles feront de belles découvertes au-delà des passages submergés.

□ LA GROTTES SUPERIEURE DES FOULES

Cette grotte a été longtemps et activement recherchée par les spéléos san-claudiens qui en ignoraient l'emplacement exact, mais qui connaissaient son existence pour avoir lu un rapport déposé aux archives de la Mairie par le Professeur Fournier, après une exploration faite au début du siècle.

Ce rapport n'était pas très explicite sur la situation de la cavité qu'il mentionnait "à 90 mètres de niveau au dessus de la grotte inférieure et à mi-hauteur de l'escarpement rauracien". Comme le Cirque des Foules, haut de 450 mètres environ, est constitué pour un bon tiers de sa hauteur par la couche rauracienne, le renseignement était des plus vagues. Quant à l'itinéraire pour parvenir au porche, il n'était indiqué que par le récit de divers incidents du parcours. Nous savions que les grimpeurs avaient été obligés de s'encorder pour franchir un passage délicat et avaient dû se faire diriger pendant la montée, par des signaux optiques d'un observateur demeuré près de la Grange des Foules.

Il faut bien remarquer que le savant géologue s'occupait à ce moment là de la recherche concernant l'eau potable de St-Claude, et n'avait cité cette grotte sèche qu'à titre de curiosité.

Ces notes ne pouvaient guère nous aider dans le travail de repérage, car les endroits dangereux sont légion dans les falaises du Cirque, et se trouvent pour la plupart à mi-hauteur de l'escarpement, où un grand nombre de corniches s'étagent au dessus de pentes abruptes et dominant parfois des à-pics de plus de 100 mètres. Quant à repérer depuis la Grange des Foules, aujourd'hui en ruines l'entrée de la grotte, des séances répétées d'observation à l'œil nu ou à la jumelle nous en avaient fait perdre l'espoir. Le trou demeurait invisible, masqué par des massifs de buis, qui, en cinquante ans avaient eu le temps de pousser.

Dix fois au moins, croyant avoir localisé au pied de quelques strates l'ouverture convoitée, nos équipes ont escaladé les hautes falaises, ont remonté les "couloirs d'égravines" et ont longé des vires vertigineuses, pour aboutir à quelque auvent sans importance sinon à une simple ombre portée. Colin et Mario gardent encore le souvenir d'une traversée du cirque, à mi-hauteur, sur des corniches luisantes de givre et par des couloirs que dévalaient des aiguilles de glace, pour ne découvrir qu'un trou de moins de deux mètres de longueur.

Le Professeur Fournier rapportait encore qu'il avait été stupéfait de remarquer dans la grotte des traces d'un travail de titan, effectué environ dix ans avant son passage par des Lyonnais, qui avaient déblayé le couloir principal d'une énorme couche d'argile, au cours d'une exploration qui n'aurait pas duré moins de trois mois. Tout en nous livrant à des séances de prospection qui avaient au moins le mérite d'éliminer un par un tous les endroits "possibles", nous nous étions également préoccupés de savoir s'il existait encore des témoins de ces

explorations anciennes, et de recueillir tous les renseignements qu'ils auraient pu donner. Si personne ne se souvenait d'avoir vu nos prédécesseurs en action, plusieurs avaient eu vent de leur passage.

Les Lyonnais surtout avaient été remarqués. Au nombre de deux (d'autres disent trois) ils avaient bien séjourné un trimestre environ dans le Cirque, ne descendant en ville que pour se ravitailler et gardant le silence le plus absolu sur l'objet de leurs recherches, ce qui les avait fait prendre aussitôt pour des "chercheurs de trésors", car à cette heureuse époque, il n'était pas encore question d'uranium. Cette opinion avait été encore renforcée par le fait qu'à plusieurs reprises, ils s'étaient rendus à la Grange des Foules et s'étaient enfermés dans la chambre à four, pour y faire cuire dans un creuset on ne savait qu'elle substance mystérieuse. Et puis, un jour, de même qu'ils étaient arrivés sans rien dire de leurs intentions, ils avaient disparu sans rien dévoiler de leurs découvertes, et on ne les avait jamais revus dans les parages.

Tout cela était intéressant, mais ne nous renseignait nullement sur ce que nous aurions surtout voulu connaître : le site exact de la grotte. Quant aux trésors il ne faut pas en parler à un spéléo si on ne veut pas qu'il vous rie au nez.

C'est donc en visitant un à un tous les gradins du Cirque que nous avons enfin trouvé la cavité tant cherchée. La fatalité a voulu qu'une dernière parcelle inexplorée de la paroi ait été précisément celle par laquelle il eut fallu commencer : une bande de rocher relativement peu élevée, où rien ne peut faire soupçonner l'existence d'un réseau. L'entrée se dissimule au centre de cette petite falaise derrière un épais rideau d'arbustes qui poussent jusque sous le porche. Notons aussi que des mesures précises ont donné entre cette entrée et celle de la grande grotte une dénivellation de 136 mètres. Trompés par le chiffre de 90 mètres, nous avons tendance à diriger nos recherches vers des parois inférieures, et plutôt au centre du Cirque où le synclinal est à son minimum, et où il aurait été plus logique de trouver une ancienne amenée d'eau.

La découverte est venue enfin récompenser nos efforts un jour où, en principe, nous aurions dû être ailleurs.

Partis de bonne heure pour une expédition à la grotte inférieure, Mario, Dédé, Meynier et Colin se sont heurtés au bas des Grands Puits à un éboulement. Démunis du levier indispensable pour dégager les blocs, l'équipe a dû rebrousser chemin, après avoir bataillé pendant trois heures pour forcer le passage.

Aussi, le casse-croûte sous le porche a paru bien indigeste, et l'équipe recherche anxieusement un moyen d'occuper l'après-midi, quand un des hommes vient à parler de la grotte supérieure.

Après tout, elle existe cette grotte, et une nouvelle séance de prospection sera le moyen rêvé de ne pas rentrer à St-Claude à une heure où les honnêtes gens ne sont pas encore couchés.

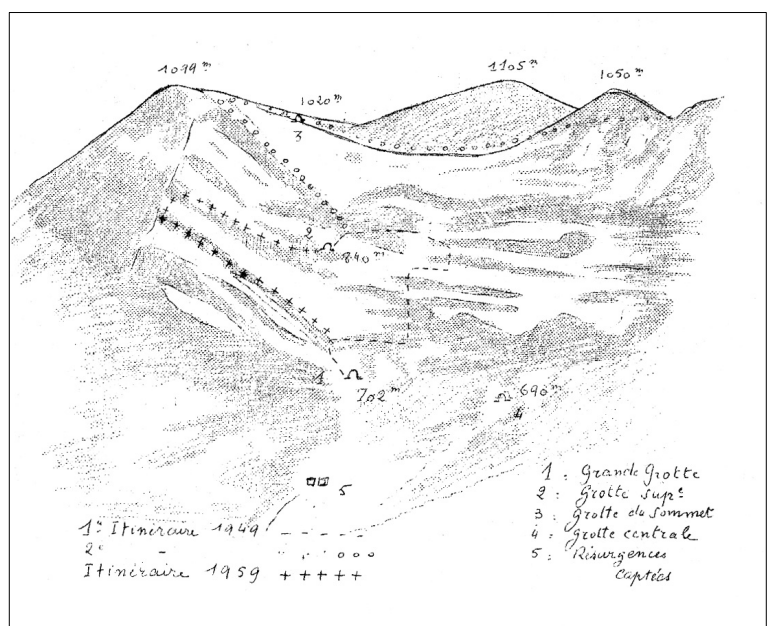
Ayant pris un peu de recul, Mario élimine tous les étages du Cirque déjà visités et fixe son choix sur une corniche aérienne, en surplomb de plus de dix mètres sur un à-pic absolu de 80 mètres. Pour y parvenir, il faudra faire un long détour. Tant pis ! On y va !

Et Dédé qui se chauffait le ventre au soleil roupète pour la forme : "Pas moyen d'être tranquille dans ce métier ! Encore un coup de dix plombes ! Enfin..."

On laisse devant le porche les sacs et le gros du matériel, et, en combinaison terreuse, emportant seulement deux cordes, les quatre hommes remontent un glissoir de pierres éclatées, jusqu'au pied de l'escarpement, qu'ils longent ensuite vers le sud. Aucun chemin tracé bien entendu, et il faut suivre au plus près la paroi des grands rochers pour ne pas s'engager dans les fourrés de buis à peu près impénétrables. Contre la falaise, les buissons sont moins épais, car les chutes de pierres les ont écrasés, broyés, recouverts d'une fine poussière blanche, sans cependant pouvoir venir à bout de ces arbustes vivaces et prolifiques.

Il sera souvent question de buis dans ce récit, et nos lecteurs san-claudiens nous permettront une courte digression à l'intention de nos lecteurs d'autres régions.

Ces arbustes bien typiques du Haut-Jura, où ils foisonnent au dessous de 1000 mètres, sont utiles en un sens, puisqu'ils retiennent les pierres et l'humus, mais pour le grimpeur, ils sont une calamité. Leurs buissons enchevêtrés interdisent pratiquement certains passages et masquent toute vue. Très souvent, les massifs se prolongent en touffes au delà de l'arête des falaises, et il n'est pas rare, quand on longe une corniche, de se trouver dans un épais fourré, sans dimensions apparentes, et de voir, en regardant à ses pieds que le vide n'est qu'à quelques décimètres. De jour, ce n'est que demi mal, mais de nuit, la visibilité dans les forêts de buis est nulle. Leur traversée peut devenir très dangereuse dans les endroits rocheux et coupés d'à-pic.



Ceci dit, continuons l'escalade.

Après avoir longé la falaise sur 200 mètres, on arrive à un des rares endroits où les parois du Cirque s'humanisent et se prêtent au passage.

C'est une étroite coulée entre deux murailles verticales. La pente en est de 70°, mais les prises sont assez nombreuses, et en général solides. Ça et là des buis ont poussé dans des interstices des strates, et leurs racines tenaces en font à l'occasion des points d'appui auxquels cependant il ne faudrait pas trop se fier, car les branches se cassent net et sans prévenir.

Mario s'encorde avec Meynier, Dédé avec Colin. Les deux groupes s'élèvent sans incident d'une soixantaine de mètres pour trouver un léger replat couvert de belladones en pleine floraison. Sans doute une irrigation d'origine inconnue vient-elle s'infiltrer dans la couche de terre qui garnit ce balcon, car les plantes sont d'une rare hauteur et d'une belle couleur verte malgré la sécheresse.

Puis on longe entre deux falaises un balcon étroit qui va en se rétrécissant. A son extrémité Sud, il se perd dans la grande paroi centrale, mais peu avant se trouve une sorte d'escalier qui permet encore une fois de gagner un étage supérieur.

Les grosses difficultés sont maintenant terminées, car jusqu'au dernier escarpement qui couronne le Cirque, la pente boisée n'accuse plus guère qu'un angle de 45°. Après avoir remonté cette pente sur 200 mètres environ, l'équipe la coupe en travers pour revenir vers le Nord.

C'est relativement facile malgré les buis, toujours ces buis envahissants qui se montrent ici particulièrement agressifs. Aux massifs vivants se mêlent les restes d'anciens buissons allumés 5 ou 6 ans auparavant par un coup de foudre. Les feuilles et l'écorce ont brûlé, mais l'aubier a été en quelque sorte trempé par le feu, et la traversée de ces "crossons" a autant de charme que celle de fourrés d'aubépine. De nombreuses griffades et quelques accrocs supplémentaires aux combinaisons en sont la rançon obligatoire. En un quart d'heure de marche à flanc de coteau, l'équipe arrive au bord du Grand Glissoir, un fleuve de pierrailles qui prend naissance dans un repli du piton Nord et sabre de son trait clair tout l'escarpement. C'est par là que descendent, détachés par la pluie, le vent ou le gel, les blocs et gravillons qui viennent s'accumuler devant le porche de la grotte inférieure au terme d'une longue glissade et d'un bond de 100 mètres dans le vide.

En descendant d'arbre en arbre le long des pierrailles, les spéléos parviennent à l'arête d'une première falaise. La corniche visée est à 10 mètres en contrebas, large d'une quinzaine de mètres, couverte de gravillons en forte pente, et se coupe net sur le grand à-pic.

Il faut maintenant redescendre d'un cran. Mario, toujours en tête dans ces passages délicats avise une vire terreuse, d'aspect peu engageant qui coupe la paroi en diagonale, la suit, et arrivé à son extrémité attache sa corde en main courante. Dédé le rejoint à l'étage inférieur, cependant que Meynier et Colin attendent pour passer à leur tour le résultats des premières investigations.

Ils entendent bientôt des exclamations, puis la voix de Dédé : "Arrivez ! Elle est là ! Et elle est belle !"

Nul besoin de spécifier de quoi il s'agit, et les arrivants seraient bien déçus si "elle" n'était que la plus belle fille du monde. Mario tempère un peu leur ardeur : "Attention ! il y a un puits".

Le beau porche ogival, haut de trois mètres se poursuit par une pente très douce qui se coupe brusquement à la limite du jour. On entrevoit en contrebas une petite plate-forme où il ne peut être question de descendre aujourd'hui, car le temps presse.

Avec les tâtonnements inévitables en pareils cas, l'escalade a pris trois bonnes heures, sans un instant de répit, et il faut déjà songer au retour. L'entrée ne révèle rien de bien spécial, sauf deux inscriptions : un nom d'abord, soigneusement sculpté sous le porche et très lisible "J.B. Olivier". C'est sans doute le patronyme d'un des mystérieux Lyonnais. Au dessus de cette première inscription, on distingue une croix qui paraît beaucoup plus ancienne. Enfin au bord du puits, un bec rocheux a été de toute évidence taillé au burin pour servir à l'amarrage d'une corde ou d'une échelle.

Cet inventaire rapide laisse aux spéléos le temps de se reposer et de fumer la traditionnelle Gauloise, et le soleil est déjà bas à l'horizon quand on entame la descente.

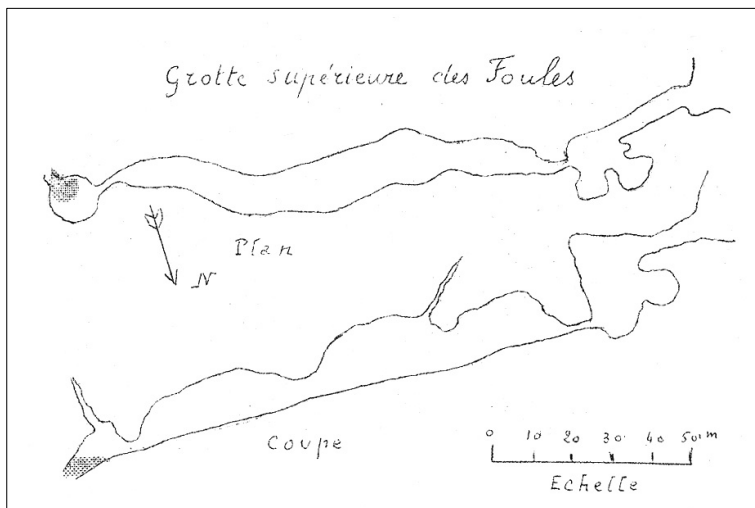
Tout va bien jusqu'à la première falaise, où les buis touffus sont cause ensuite d'une erreur de parcours, erreur très légère, mais suffisante néanmoins pour qu'il faille chercher pendant vingt minutes l'entrée de l'escalier praticable. Bien que six rappels de cordes soient dégringolés dans un temps record, il fait nuit noire au pied de la paroi quand l'équipe atterrit dans les taillis, et le "coup de dix plombs" est largement sonné quand on récupère enfin sacs et matériel sous l'auvent de la grande grotte.

Après une longue semaine d'attente impatiente, Mario, Dédé et Colin remontent aux Foules. Meynier, qui a d'autres obligations a prié qu'on ne l'attende pas pour l'exploration.

Comme il faut cette fois transporter à trois une charge appréciable de matériel, l'escalade des rochers serait délicate, et l'équipe décide de passer par le sommet du Cirque. Cela fait un détour de six bons kilomètres, par Montbrillant, le Sentier des Moines et la ferme des Grès, mais la marche est plus facile. Pourtant il est déjà deux heures de l'après-midi quand le trio arrive au piton Nord, après quatre heures de montée, une heure de casse-croûte et une heure d'exploration. Car en suivant le faite de rochers, l'équipe a découvert au passage une petite grotte et s'est empressée d'y pénétrer.

Cette cavité "extra supérieure" est un boyau à demi comblé d'argile et finit en goulet. Une partie de la galerie a été élargie et creusée, sans doute par des maquisards qui en faisaient leur chambre à coucher





et qui ont laissé en partant quelques vieux godillots comme pièces à conviction.

Du piton Nord, on plonge directement dans la pente du grand glissoir. La nappe de gravillon à 45° se descend très facilement. On fait même des pas de géants dans cette masse mouvante qui coule sous les pieds, et il faut s'en dégager prudemment et continuer la descente dans les buis quand on approche des falaises. Les trois hommes rejoignent ainsi l'entrée de la vire qui donne accès à la grotte, et peu après déroulent leur échelle dans le puits.

Après une descente verticale de 10 mètres, ils trouvent deux petites salles rondes encombrées de déblais. Dans la première, un trou d'un mètre de profondeur a été creusé dans la stalagmite du sol. Les murs de la seconde disparaissent jusqu'à mi-hauteur sous un monceau d'argile. On marche sur des manches d'outils brisés, sur des rondins pourris, sur de vieux os de jambon abandonnés par nos devanciers qui ont fait là un dur travail. Ils ont déblayé le fond du puits jusqu'au moment où ils ont trouvé une issue profonde. Mais où est-elle cette issue ?

A force d'examiner les parois des salles, Colin et Mario s'aperçoivent qu'une dalle couverte de gravillons et de terre a du glisser et obstruer le passage. En effet, aussitôt ce bloc basculé, un trou apparaît : le début d'une galerie très basse au sol de galets. Il faut déblayer l'orifice pour le débarrasser des matériaux qui s'y sont accumulés et permettre à Dédé de s'y glisser péniblement.

Sa descente, en plongeon sur les galets roulants est facile. Sa remontée le sera beaucoup moins, car le sol se dérobe et les prises manquent. Comme d'habitude, le temps passe sous terre avec une rapidité effarante, et afin de conserver une marge de jour suffisante pour la descente, Colin et Mario seront obligés de se contenter du récit de l'homme de pointe. Après quelques mètres de reptation, Dédé est arrivé dans une galerie

large et haute et l'a descendue sur 125 mètres environ jusqu'à une obstruction complète. Il a pu constater au cours de la descente un travail stupéfiant. Nos prédécesseurs ont raclé le sol de la galerie jusqu'à la roche, en entassant le long des parois des mètres cube d'argile et de cailloux. Un peu partout, on remarque des empreintes de mains et de souliers extrêmement nettes et si l'on n'était pas sûr que le dernier explorateur de cette grotte est passé il y a plus de cinquante ans, si l'obstruction de la chatière ne venait pas confirmer cette information, il serait possible de croire que ces empreintes remontent à quelques semaines seulement.

Les Lyonnais recherchaient de toute évidence une communication avec la grotte inférieure,

communication qui a certainement existé dans des temps très reculés, mais fermée maintenant. Une forte charge d'explosif pourrait peut être rouvrir le passage, mais encore faudrait-il savoir où la placer exactement.

On s'apercevra en rapprochant plans et cotes, que le point de la grotte inférieure le moins éloigné de l'extrémité de la grotte supérieure en est encore séparé par une centaine de mètres de rocher.

Faut-il en conclure qu'il existe au dessus des galeries vivantes de la grande grotte un vaste étage fossile dont la grotte supérieure ferait partie ? Depuis longtemps les spéléos s'en doutent, mais n'ont pas encore pu en acquérir la certitude. Il est vrai que l'exploration des Foules est encore très loin d'être terminée, et qu'au régime actuel des eaux souterraines, il faudrait beaucoup d'années plus sèches pour qu'elle le soit.

De retour à l'entrée, Mario pousse une pointe vers le Nord, le long de la paroi et s'aperçoit que la corniche se prolonge jusqu'à la haute faille verticale qui serpente à l'arête du piton. C'était là sans doute le chemin suivi par les anciennes cordées. Il est un moment question de l'emprunter, mais comme le jour baisse déjà, on se décide à revenir par l'itinéraire connu, suivi le dimanche précédent.

Le retour débute assez mal. Au moment où Colin s'engage sur la vire, une partie de celle-ci s'effondre. Mario intervient juste à temps pour stopper une glissade qui aurait pu finir par un joli plongeon. Ensuite, une nouvelle erreur de parcours dans les buis provoque une nouvelle recherche du seul passage praticable à mi-hauteur des falaises, et quand l'équipe arrive au bas des verticales, c'est encore une fois la nuit complète, les gros sacs s'accrochent dans les buissons où les lampes électriques donnent des effets trompeurs, et plusieurs fois on s'arrête net au dessus d'un à-pic. Pour comble, Dédé s'écarte un peu des autres et se retrouve seul, assez loin en contrebas. Un dialogue s'engage, dont on rira, mais plus tard :

"Hello, Dédé... Où es-tu ?"

"Ici..."

"Où çà..."

"J'en sais rien..."

"Par où es-tu passé ?"

"J'en sais rien !"

A force d'appels, de marches, de descentes et de remontées à tâtons, l'équipe finit par se retrouver au complet sur une pente raide où poussent quelques gros arbres et bien entendu, des buis. Aucune visibilité. Mario est d'avis d'attendre le jour qui viendra vite, puisqu'il est déjà onze heures du soir, et les autres l'approuvent, quand Dédé, en essayant de s'installer plus confortablement, fait partir une pierre.

Celle-ci roule sur la pente, fait un saut dans le vide et s'arrête avec un claquement sonore. Colin en lance aussitôt une autre qui fait de même. C'est la preuve qu'il existe plus bas une surface plane où on serait sans doute mieux pour passer la nuit.

A tout hasard, Mario reprend sa corde, place un rappel et vient atterrir exactement devant l'entrée de la grotte inférieure : "Mes petits agneaux, je vous annonce la grotte des Foules !"

L'épuisement est total. Depuis midi, heure à laquelle on a fait le café avec l'eau douteuse d'une citerne, personne n'a absorbé le moindre liquide. Cependant pas un ne se sent le courage de descendre jusqu'à la première galerie d'eau pour y remplir une gamelle, et toute l'équipe s'allonge paresseusement sous le porche où souffle un délicieux courant d'air frais et humide remontant des profondeurs.

Mais demain "Y a école", et après un quart d'heure de repos, les "vainqueurs" regagnent leurs pénates.

Après cette deuxième et mémorable expédition, l'exploration de la Grotte Supérieure des Foules avait été décrétée finie et bien finie. Le plan était levé, la curiosité des spéléos était satisfaite, il ne restait donc plus rien à faire là-haut.

D'aussi fermes résolutions ne tiennent pas. Entre temps, une équipe s'était spécialisée dans la recherche de la faune cavernicole et aurait bien voulu prospecter cette grotte. On se souvient aussi que sous le porche, une croix très ancienne est gravée. Une croix analogue, accompagnée de signes magiques a été trouvée sur une des parois de la grande grotte, et d'autres gravures très curieuses existent dans une petite cavité voisine. Il était donc possible que dans l'ancre isolé et difficile d'accès, un sorcier moyenâgeux soit venu se livrer, bien à l'abri des inquisiteurs, à son passe temps favori, et qu'il ait gravé sur les parois d'autres dessins moins visibles que la croix.

Il faut bien dire enfin, que depuis que l'itinéraire des anciennes cordées avait été identifié, les grimpeurs du Club avaient bonne envie de le suivre à leur tour. Et surtout, seul Dédé avait vu la grotte en entier et les autres se sentaient frustrés.

Il y avait donc d'excellents motifs de refaire l'exploration.

Cette troisième expédition remise de mois en mois, puis d'année en année au profit d'autres plus lointaines a eu lieu, comme la première, sans avoir été prévue.

Le 31 août 1958, au matin, Mario, Miglio et Mermet partent pleins d'ardeur pour reprendre, dans la grotte inférieure

l'escalade de la fameuse cheminée 29, interrompue par les crues d'hiver, et pour remplacer par de la cordelette nylon les va-et-vient coulissants, pour lesquels, à la dernière escalade, on a utilisé tous les bouts de ficelle disponibles et jusqu'aux lacets de souliers. Ce n'est pas cette fois un éboulement qui les arrête, mais la laisse d'eau du premier puits, qui n'a pas eu le temps de se résorber depuis la dernière crue. Et, comme neuf ans plus tôt, l'équipe décide de monter à la grotte supérieure, mais cette fois par l'éperon Nord du Cirque.

Au départ de la grotte inférieure, on remonte le grand glissoir, jusqu'au pied de l'escarpement, pour suivre ensuite, vers le Nord une large corniche plantée de buis vénérables, jusqu'à une grande faille, entre les parois de laquelle commence l'escalade véritable.

Les buis, bien enracinés rendent relativement facile ce parcours aérien et, à part une mauvaise marche de roche pourrie, les grimpeurs ne rencontrent pas de difficultés majeures pour gagner le pied du banc rocheux où s'ouvre la grotte. Ils le longent vers le Sud, en piétinant à travers les fourrés une vraie fortune de cyclamens, et gagnent le porche. Miglio, handicapé par une rencontre entre son genou et un caillou, assure à l'échelle la descente de ses deux camarades qui s'enfoncent dans la galerie, sur les traces absolument intactes de Dédé et de ses prédécesseurs. Tous deux s'étonnent à leur tour du prodigieux travail des Lyonnais, tout en descendant le couloir divisé en salles allongées qui fait suite au puits et à la chatière exiguë. Ils arrivent ainsi à l'extrémité du parcours, où Dédé n'avait trouvé aucune solution de continuité entre la voûte à pic et le sol d'argile. L'exploration ne sera cependant pas inutile, car elle va permettre de résoudre une énigme restée insoluble depuis 1950.

La grotte avait été trouvée absolument sèche, à part quelques rares gouttes d'eau à la pointe de rares stalactites. Fallait-il en conclure que les Lyonnais outre le ravitaillement solide remontaient de l'eau depuis la grotte inférieure. C'était bien peu probable !

A l'extrémité de la dernière salle, Mermet avise au ras du sol, humide cette fois, une amorce de boyau à peu près comblé par de l'argile fluide. Il réussit à le désobstruer et à s'y glisser. Mario le suit, et par delà l'étranglement, les deux spéléos peuvent contempler un monde nouveau : une assez vaste salle, avec à son extrémité une petite nappe d'eau siphonnante. Deux objets leur prouvent bientôt qu'ils ne sont pas les premiers à pénétrer dans ces lieux. Un vieux maillet de bois couvert de calcite et plus gorgé d'eau qu'une éponge est resté sur le sol, et près de la nappe d'eau, un objet insolite apparaît, couvert lui aussi de concrétions : une de ces "topettes" à col évasé, qui étaient en



usage dans tous les cafés avant l'autre guerre. Sur la muraille d'argile, une inscription d'une fraîcheur remarquable : LACROIX 1906. Encore un explorateur inconnu, peut-être un des aides du Professeur Fournier.

C'était dans cette salle, que les travailleurs infatigables de la grotte supérieure trouvaient de l'eau. Ils avaient d'ailleurs creusé là aussi un trou assez profond, soit pour essayer de poursuivre l'exploration, soit tout simplement pour pouvoir puiser plus facilement. On s'explique

maintenant qu'ils aient pu se plaire si longtemps là-haut, car une fois le problème de l'eau résolu, la grotte supérieure devient un lieu de villégiature très acceptable, et même idéal pour un amoureux des rochers et de la solitude.

Si la cordée de 1950 l'avait su, elle qui a souffert de la soif pendant 12 heures. Aujourd'hui même, Mario qui se souvenait d'avoir léché les murs à la poursuite des gouttes de condensation a rempli sa gourde à la grotte inférieure et a strictement mesuré le liquide à son équipe assoiffée par la lourde chaleur et la rude montée. Avant de revenir au jour, Mario et Mermet prennent une bonne compensation. Dédé, questionné le lendemain sur l'existence du boyau affirme ne pas en avoir vu même l'amorce. C'est très possible, car ce boyau a pu être complètement obstrué à un certain moment, comme la première chatière, et avoir été partiellement vidé de son argile par les infiltrations d'une série de saisons pluvieuses.

Une observation tendrait à confirmer le fait. Alors qu'à la première expédition en 1950 on n'avait relevé aucune trace du passage de chauves-souris, cette fois l'équipe a remarqué sur le sol des petits tas de guano. Averties par leurs mystérieux instincts, nos petites amies ailées ont appris qu'il était de nouveau possible d'aller boire à l'extrémité de l'ancre qu'elles avaient provisoirement déserté, et sont revenues y passer l'hiver.

Il était écrit que, cette fois encore, le retour serait précipité. Au moment où l'équipe de fond réapparait au seuil de la grotte, le tonnerre gronde au lointain. Cette partie du Cirque des Foules est un lieu des plus inhospitaliers sous l'orage. La foudre y tombe souvent, tandis que la pluie et le vent mettent en branle les pierrailles des couloirs. Tout se bornera cependant à une alerte, et la cordée revient sans encombre, au terme d'une descente rapide et sans histoire reprendre ses sacs à la grande grotte.

De même qu'après la première visite, on a dit au Club que, cette fois, il n'y avait plus aucun intérêt à faire une nouvelle escalade. Colin est profondément vexé de n'avoir pas pu, suivant son habitude "chercher la petite bête" et inspecter les parois à la recherche des graffitis, ce que ses camarades, pressés par l'orage n'ont pas eu le temps de faire. Aussi est-il probable qu'avant longtemps une forte équipe remontera au centre du Grand Cirque pour tenter également de désobstruer la salle terminale car cette fois le point d'un minage éventuel est bien déterminé.

Qui sait d'ailleurs si la visite ne sera pas reprise auparavant à rebours au départ de la

grande grotte, dans le cas possible, sinon probable, où une des cheminées en cours d'escalade viendrait à livrer passage au réseau fossile dont la grotte supérieure a fait partie. Quel beau reportage, ce jour là, pour un numéro sensationnel de L'Echo des Cavernes !

□ PROSPECTION EN FORET

Depuis peu le Spéléo-Club San-Claudien a décidé de s'attaquer à un secteur jusqu'à présent assez mal connu : la grande forêt qui s'étend de Prénovel à Saint-Maurice-en-Montagne, et dans laquelle un certain nombre de cavités avaient été signalées sous la dénomination de "lésines".

Aux environs de Saint-Claude, le mot "lésine" désigne très spécialement ces diaclases ou failles locales à ciel ouvert qui résultent d'un glissement horizontal ou vertical de couches rocheuses et dans la formation desquelles l'eau n'intervient qu'à titre tout à fait accessoire. Le plus souvent ces cavités n'offrent qu'un intérêt assez médiocre. Il est souvent possible d'y faire de belles descentes à l'échelle et des explorations d'un caractère sportif indéniable, mais on y est à peu près constamment sous la menace de la chute ou du glissement d'un bloc mal coincé entre les parois. Sur les murailles, des concrétions blanchâtres et informes, pulvérulentes par temps très sec, se transforment en éponge à la moindre humidité, et les courants d'air violents qui circulent dans ces cavités aux ouvertures multiples, en provoquant une évaporation intense, causent un froid glacial. De plus, l'amas de blocs fracassés ferme toute issue profonde et se révèle rigoureusement hostile à toute vie cavernicole. En résumé, il s'agit de trous qu'on explore pour l'amour de l'art, quand l'occasion s'en présente, mais qu'on ne recherche pas spécialement.

Le seul mot "lésine" aurait donc dissuadé les San-Caudiens de faire le déplacement si son emploi pour toutes les cavités indiquées et l'aspect du terrain dans la grande forêt ne les avaient persuadés qu'il devait s'agir en réalité de véritables gouffres. Et c'est bien ce qu'il en était : les lésines de St-Maurice sont de très beaux gouffres, bien caractérisés.

Lundi de Pâques, au matin, le Spéléo-Club quitte Saint-Claude à destination de Prénovel, dans une voiture obligeamment prêtée pour la journée. Une bonne équipe composée d'anciens : Marius Rouiller, André Guillobez, Charles Miglio et le Père Colin, et de moins de 20 ans : Jacques Colin, Christian Mermet et Colette Arnoud, se tasse comme elle peut dans la carrosserie, entre les sacs de matériel. Miglio qui est natif de Saint-Maurice a déjà une vue générale sur le secteur mais pour plus de sûreté, préfère aller chercher son père qui connaît bien les environs et qui pourra conduire l'équipe sur place sans hésitation et par des chemins les plus courts, car ici, le plan directeur et les cartes d'Etat major ne sont que d'un faible secours. Depuis l'emploi généralisé des tracteurs forestiers, la plupart des chemins anciens ont changé de physionomie. Les uns se sont transformés en larges pistes, d'autres ont disparu tandis qu'il s'en créait de nouveaux et il faut pour se reconnaître maintenant dans la forêt une grande habitude d'y circuler.

Au sommet du col, après Prénovel-de-Bise, Miglio signale déjà un chemin large et boueux, qui doit conduire à un premier gouffre, dont il ne connaît pas bien l'emplacement : "Le père nous y mènera !". Un peu plus bas il arrête la voiture à proximité d'un grand virage : "Tenez, en voilà déjà une de grotte : La Cave aux fromages".

Toute l'équipe met pied à terre. Cela ne fait pas de mal de se dégourdir un peu les jambes qui depuis Saint-Claude ont été contraintes à une immobilité forcée par le manque d'espace vital. Colin sort sa lampe torche de son sac et va jeter sous terre un premier coup d'œil. La grotte est presque rectiligne et descend en pente douce sur

une distance de 21 mètres. A son extrémité, on rencontre une muraille massive et sur le sol, de vieilles planches pourries. C'est tout. La grotte doit son nom au fait qu'elle servait de cachette aux productions du fromager du pays, menacé en 1815 par la voracité des Autrichiens, et des Cosaques.

Pendant que Miglio descendra à Saint-Maurice chercher le guide, Colin et Mario décident de rester là pour lever le plan de la grotte et récolter la faune. Avant de partir, Miglio les avertit "Vous irez voir dans la côte un peu plus haut, il paraît qu'il y a une petite lésine par là". Les jeunes préfèrent rester dans la voiture. Le plan est vite fait, et la récolte des cavernicoles aussi. En cette saison encore froide à plus de 1000 mètres, la grotte se révèle hostile à toute vie. Mais tout en examinant les parois à la recherche d'insectes problématiques, les deux anciens font d'autres constatations. Un peu partout apparaissent de vieilles traces de coups de pic et de barre à mine. Sans aucun doute, cette grotte a fait sur une bonne dizaine de mètres l'objet de travaux d'élargissement. Après tout, il fallait peut-être de l'espace pour les ébats des fromages...

Il ne fait pas très chaud. D'ailleurs la neige tombe par moment. Tandis que Colin termine son plan, Mario monte dans la pente au dessus de la grotte. Il ne va pas loin : à une trentaine de mètres de la route baille la large ouverture d'un gouffre dont la profondeur paraît être d'une vingtaine de mètres. On comprend alors pourquoi les travaux de percement ont été faits au fond de la grotte : c'était tout simplement pour atteindre le fond du gouffre, qui, une fois couvert à la surface aurait constitué une cave idéale. Et pour passer le temps en attendant le retour de la voiture, les deux spéléos s'amuse à reporter sur le sol le tracé de la grotte. Ils s'aperçoivent facilement que les anciens travailleurs ont légèrement mal visé et qu'il s'en est fallu d'un mètre à peine en distance, mais de deux en direction pour que la paroi du gouffre soit atteinte. Sans doute les terrassiers ne possédaient-ils pas de boussole.

Peu après on entend la voiture remonter. Surprise, Miglio y est seul et explique : "Le père est grippé, il ne peut pas nous conduire au gouffre là-haut, mais il y en a un autre tout près de Saint-Maurice. Alors, on cassera la croûte tout de suite, et on y montera après".

"Oui ! Eh bien pour le moment, Charlot, tu vas déjà nous sortir l'échelle de 25. Nous en avons un là et un beau..."

Charlot va constater le fait "de visu" tandis que Colin se met en tenue. Mario, après avoir hésité un moment en fait autant, et comme

quand il fait partie d'une expédition, c'est toujours lui le grand chef, ce sera lui qui descendra le premier.

Tandis qu'il dévale l'échelle assuré par Charlot, et mitraillé par le Foca du Père Colin, un jeune motard passe sur la route, s'arrête et s'approche.

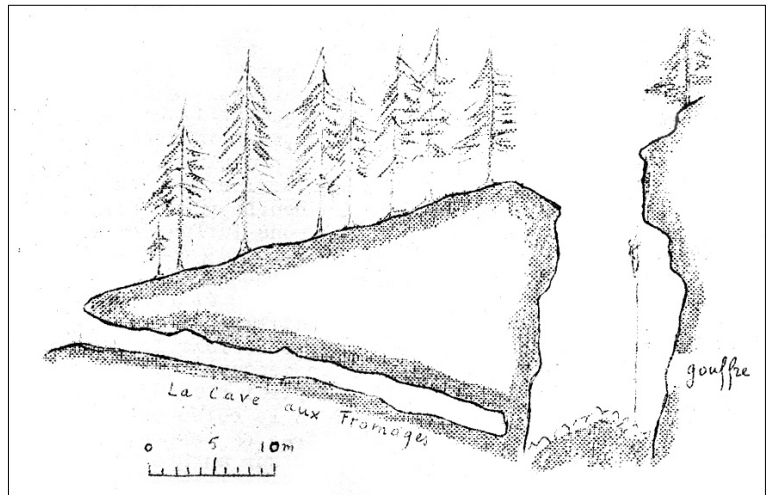
- Spéléos ?

- Oui, et vous ?

- Moi aussi, mais un peu seulement !

- Quelle tribu ?

- Oh, je ne fais pas partie d'un club... pour le moment je descends avec quelques camarades... Il y en a un qui a fait ce gouffre là à l'échelle de corde, il est descendu à 28 mètres, mais il a dit qu'il ne voyait pas le fond".



Notre interlocuteur ne paraît pas cependant très surpris quand, un instant après, Mario annonce : "Je suis au fond. C'est complètement bouché. Profondeur 19,5 mètres". Le compte des échelons à raison de trois par mètres est d'une précision irréfutable.

Le motard parle de ses explorations dans la région où il passe habituellement ses vacances, et voici qu'il indique à peu de distance une grotte qui serait constituée de trois belles salles séparées par des boyaux. Dans une quatrième salle un puits en éteignoir serait inexploré. Les San-Claudiens dressent l'oreille et décident de suivre immédiatement le guide qui s'offre à les conduire sur place.

Malheureusement, si la moto passe assez facilement sur le chemin forestier où son conducteur l'engage, il n'en est pas de même de la voiture que Miglio respecte à raison, en tant que bien d'autrui. Comme il serait impossible de faire l'aller et le retour à pieds avant midi, Colin sort de son sac le plan directeur pour y faire pointer l'emplacement de la cavité. Sans hésiter, le guide indique un banc de rocher dominant de la cavité. La recherche sera facile. Peut-être même pourra-t-on aller dans la soirée jeter un coup d'œil par là, si l'exploration prévue pour l'après-midi ne se révèle pas trop méchante.

Après avoir remercié leur complaisant confrère, les trois hommes descendent à Saint-Maurice retrouver le reste de leur équipe qui attend depuis deux heures le retour de la bagnole et qui les reçoit de belle manière.

Christian surtout est furieux d'apprendre qu'on a fait un gouffre sans lui et ne consent à se calmer que sur l'assurance qu'il y en aura un autre à explorer dans l'après-midi, et peut-être une grotte. "A condition de les trouver !" répond-il d'un air dubitatif.

Cette prévision pessimiste ne sera pas loin de se réaliser bien que l'équipe ait un guide et qu'un autre habitué de la forêt ait fait le matin

même un croquis des lieux. Là aussi, de nombreux chemins larges et boueux ont été tracés tout récemment par les tracteurs et ne figurent pas sur la carte. A l'entrée de la Combe Verguet où doit se trouver le puits, l'équipe se disperse en cherchant d'après le croquis, sur la droite d'un ancien chemin, presque disparu, mais pas sur la gauche d'un autre nouvellement tracé, et peu s'en faut qu'on le manque.

Au moment où une partie des chercheurs va faire demi-tour Colin avise un entablement moussu à quelque distance sur sa gauche et, à tout hasard, va l'inspecter de tout près... Rien ! mais un peu plus loin, un autre entablement se devine dans les noisetiers, et c'est le bon. Le puits s'ouvre au milieu de buissons touffus, dangereux piège large de six mètres et profond d'au moins vingt mètres. De proche en proche, la nouvelle rallie les spéléos épars sur un kilomètre carré : "Il est là !"

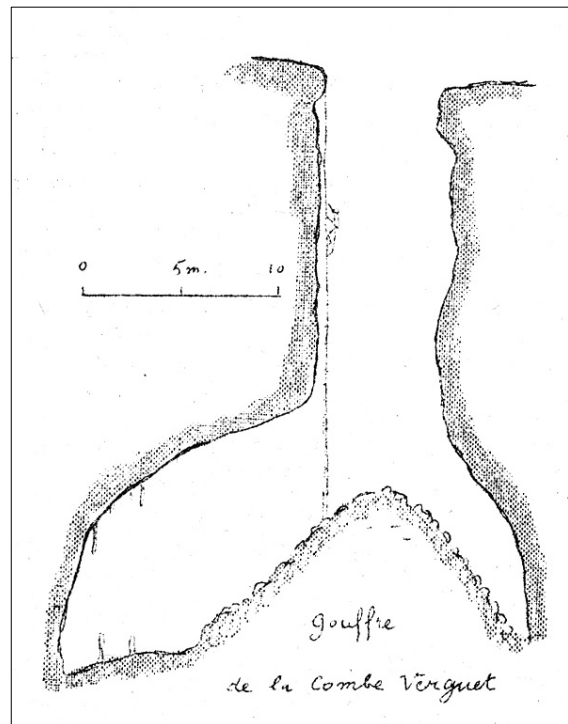
Ce sera cette fois le tour des jeunes d'aller à la découverte, et Christian ne se fait pas prier pour descendre le premier, assuré à la corde par Mario et Miglio. Après vingt mètres de descente dans le vide, il prend pied sur un gros cône d'éboulis, qu'il dévale pour entrer dans un vaste élargissement du gouffre. Jacques va le rejoindre et on entend du sommet rouler des pavés. Mario qui veut retirer la corde pour assurer la descente de Dédé est prié d'attendre quelques instants et on apprendra bientôt pourquoi, car nos gaillards sont occupés à

attacher au bout de la ficelle un petit lot d'échantillons ; la corde ramènera trois énormes crânes blanchis, un de cheval, deux de vache, qui orneront aussitôt les branches des arbres voisins.

Ces ossements ajouteront un peu plus tard à la confusion de spéléos d'opérette, qui dans l'impossibilité d'explorer le gouffre se contenteront de décrocher ces étranges trophées pour descendre à

Saint-Maurice. Malheureusement pour eux, le hasard voudra que la première personne à qui ils se vanteront d'avoir été les chercher au fond du grand puits, aura été précisément le guide des San-Claudiens, et le témoin de l'exhumation de ces vestiges... Comme quoi il arrive quelques fois que le vantard se casse le nez !

Cependant, l'équipe de fond rassure la surface. Le gouffre ne contient que de très vieux ossements dans le cône d'éboulis haut



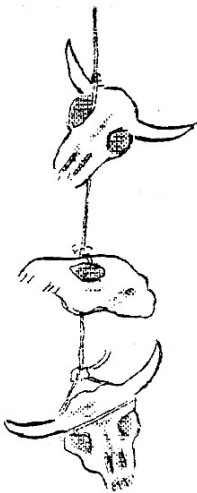
de huit mètres et large à sa base d'une douzaine de mètres. Ce cône est presque au centre d'une vaste rotonde de trente mètres de diamètre et de quinze mètres de hauteur, entièrement obstruée sur son pourtour par d'abondantes coulées stalagmitiques. Il y a même quelques stalactites et stalagmites, ce qui est extrêmement rare dans les gouffres pierreux et sinistres du Haut-Jura.

Dédé descend lever les plans, puis les deux jeunes remontent, mais au moment où Dédé, son travail fini va reprendre l'échelle à son tour, voici que Christian qui conte complaisamment sa "première", parle de corne de cerf, ce qui fait bondir Colin : "Tu ne pouvais pas le dire plus tôt ? des cornes de cerf ou des bois de rennes ?" Cela n'aurait rien d'impossible car le piège baille depuis des milliers d'années et bien des animaux sauvages ont du y choir. Immédiatement, Dédé est prié de ne pas remonter avant d'avoir inspecté d'un peu plus près les vieux ossements épars dans la salle. Il rouspète bien un peu, mais cherche quand même et trouve assez facilement des andouillers qu'il entasse dans son blouson. Après quoi, il empoigne les échelons.

A six mètres du bord, il est obligé de faire un pause sur une petite corniche. La corde d'assurance l'étouffe à moitié et il interpelle Colin : "Sacré idée ! Ces saletés de cornes... ! Elles me rentrent dans les côtes... !" La corde énergiquement tenue est remontée sous les bras de Dédé et prend appui maintenant sur le lot d'andouillers qu'il a emmagasiné dans son plastron. C'est la "grosse rigolade", quand Miglio conclue : "T'es un drôle de phénomène, tu sais, Dédé. Fallait dire que tu portais tes cornes sur l'estomac. J'avais jamais vu personne les porter là !"

Les fameuses cornes se révélèrent à l'examen pour avoir appartenu à la ramure d'un très grand cerf, et vieilles tout au plus de trois à quatre cents ans. Il est probable que quand l'animal est tombé dans le puits ses bois ont porté contre la paroi, ont éclaté, et se sont répandus en débris sur l'éboulis. Les blocs jetés par la suite en ont recouvert ou écrasé la plus grande partie. C'est dommage, car il devait s'agir d'une ramure vraiment royale.

Ce qui a agréablement surpris les spéléos, c'est de n'avoir pas découvert comme trop souvent un charnier récent, et ils apprendront le motif de cet heureux état des choses au retour à Saint-Maurice. La commune prend en charge le débarras des animaux crevés ; il suffit



d'avertir le maire qui téléphone à l'équarisseur. Excellente initiative qu'on voudrait voir imitée dans tout le Haut-Jura et même dans toute la France, si on en croit les récriminations unanimes de tous les groupes, lorsque leurs délégués se rencontrent dans les Congrès.

Il reste encore suffisamment de jour pour se mettre à la recherche de la grotte indiquée par le motard, et après une pause agrémentée d'un copieux casse-croûte, les spéléos remontent en voiture en direction de Saint-Claude pour s'arrêter une nouvelle fois en

forêt. Dédé reste à la garde du matériel, tandis que toute l'équipe remonte le chemin qui n'a pas pu être fait le matin. Grâce au plan directeur, la clairière est assez facilement retrouvée, ainsi que le banc rocheux voisin, mais c'est inutilement que les parois sont passées en revue. Aucune ouverture de caverne ne s'y dissimule. Le véritable emplacement de la grotte doit se trouver dans un autre banc, peut-être très voisin, mais non porté sur la carte. D'ailleurs la nuit tombe pour de bon, et c'est à la lumière de leurs lampes frontales que les spéléos feront les trois kilomètres qui les séparent de leur véhicule.

Réveillant sans ménagement Dédé qui a trouvé dans un "roupillon" le meilleur moyen de passer le temps, l'équipe s'entasse de nouveau dans la carrosserie pour un retour sans histoire.